

12^{ème} dimanche, Année B, Méditation 2024
Dimanche 23 juin 2024
Jb 38, 1.8-11 ; 2 Co 5, 14-17 ; Mc 4, 35-41
Notre Dame du Rosaire – Les Lilas

Lecture du livre de Job 38, 1.8-11

Le Seigneur s'adressa à Job du milieu de la tempête et dit : « Qui donc a retenu la mer avec des portes, quand elle jaillit du sein primordial ; quand je lui mis pour vêtement la nuée, en guise de langes le nuage sombre ; quand je lui imposai ma limite, et que je disposai verrou et portes ? Et je dis : "Tu viendras jusqu'ici ! tu n'iras pas plus loin, ici s'arrêtera l'orgueil de tes flots !" »

Le livre de Job est un écrit de sagesse. Il pose une question : est-ce qu'on croit en Dieu pour en obtenir des choses ? La foi en Dieu est-elle vraiment une relation gratuite ? D'où la mise en scène d'un test : est-ce qu'on va toujours croire en Dieu quand on est plongé dans le malheur ? L'auteur invente le personnage de Job, à qui il va arriver une kyrielle de souffrances. En face de lui, il y a un accusateur (le mot accusateur se dit « satan » en hébreu) qui prédit que Job va perdre la foi. C'est le contraire qui va se produire, Job, en criant vers Dieu va repositionner sa foi. D'une croyance en une puissance céleste, la foi de Job va devenir une conversation avec quelqu'un, un « je-tu », une relation personnelle gratuite, une relation de confiance et d'amour.

Dans les quelques versets de notre lecture, la mer est le symbole de la mort. Elle est comme personnalisée. Dans un premier temps, Dieu engendre la mer, comme on s'occupe d'un bébé : « jaillit du sein primordial » « je lui mis un vêtement... des langes ». Mais ensuite le Seigneur « impose une limite » à la mer, « tu n'iras pas plus loin », pour ouvrir l'espace où vivra l'homme. Remarquons que le Seigneur ne fait pas cela comme une machine, mais que tout se fait dans un dialogue, et Dieu ne parle pas en lui-même, il parle tout haut pour prendre l'homme à témoin, pour lui faire comprendre la marche du monde par sa Parole.

Les Hébreux n'étaient pas des marins, ce sont les Philistins qui naviguaient sur la Méditerranée. D'où cette symbolique, dans la culture des Hébreux, la mer c'est la mort. Mais dans notre texte, la confiance en Dieu s'exprime en limitant le pouvoir de la mer. C'est Dieu qui a tout créé, donc il a mis des limites à tout, et même à la mort. Dieu avait dit à Satan : tu peux torturer Job autant que tu veux mais ne touche pas à sa vie. En dialoguant avec Job, Dieu rappelle qu'il a mis une limite à toutes les tempêtes : « tu n'iras pas plus loin », ici, c'est-à-dire à la porte de la mort, « s'arrêtera l'orgueil de tes flots ! ».

PSAUME 106 (107)

Il parle, et provoque la tempête, un vent qui soulève les vagues : portés jusqu'au ciel, retombant aux abîmes, leur sagesse était engloutie. Dans leur angoisse, ils ont crié vers le Seigneur, et lui les a tirés de la détresse, réduisant la tempête au silence, faisant taire les vagues. Ils se réjouissent de les voir s'apaiser, d'être conduits au port qu'ils désiraient.

Avec humour, ces versets du psaume évoquent le mal de mer ! Le bateau monte et descend et les passagers perdent toute fierté, pliés en deux sur le bastingage !

Évangile de Jésus Christ selon saint Marc 4, 35-41

Toute la journée, Jésus avait parlé à la foule. Le soir venu, Jésus dit à ses disciples : « Passons sur l'autre rive. » Quittant la foule, ils emmenèrent Jésus, comme il était, dans la barque, et d'autres barques l'accompagnaient. Survient une violente tempête. Les vagues se jetaient sur la barque, si bien que déjà elle se remplissait. Lui dormait sur le coussin à l'arrière. Les disciples le réveillent et lui disent : « Maître, nous sommes perdus ; cela ne te fait rien ? » Réveillé, il menaça le vent et dit à la mer : « Silence, tais-toi ! » Le vent tomba, et il se fit un grand calme. Jésus leur dit : « Pourquoi êtes-vous si craintifs ? N'avez-vous pas encore la foi ? » Saisis d'une grande crainte, ils se disaient entre eux : « Qui est-il donc, celui-ci, pour que même le vent et la mer lui obéissent ? »

Le lac de Tibériade, entouré de montagnes, pouvait être sujet à des tempêtes courtes mais violentes. Les vagues étaient dans tous les sens et remplissaient les barques, il fallait écoper sans arrêt, et il arrivait des naufrages. C'est sans doute Pierre, le pêcheur du lac, qui a raconté à Marc cette scène, avec Jésus dans la barque.

Quarante ans après, Marc en fait une lecture liturgique édifiante pour fortifier la foi des auditeurs. Marc se sert des mots du livre de Job et du psaume 106, pour construire son récit. En 40 ans, la Parole de Jésus a traversé la grande mer, la Méditerranée et est arrivée sur « l'autre rive », jusqu'à Rome. Les tempêtes des persécutions de l'Empire Romain ne l'ont pas arrêtée. La confiance en Jésus a été mise à l'épreuve comme celle de Job. Jésus a semblé dormir comme s'il ne voyait pas le danger : « ça ne te fait rien ! »

Marc positionne Jésus dans la barque à l'arrière sur le coussin. En fait il y avait, dans ces barques de pêcheur très rudimentaires, un gouvernail à l'arrière et un coussin où prenait place le timonier. Marc veut dire que Jésus, même s'il dort, reste le timonier de l'Église. Comme le Seigneur à Job, Jésus montre aux disciples que sa Parole est entendue par la mer, il fait taire la mer : « *silence, tais-toi !* ». La Parole de Dieu fera taire les paroles qui mettent en doute la confiance en Jésus.

Comme pour Job, la foi des disciples doit se repositionner. Ce n'est pas la foi en un Dieu fort qui supprime toutes les persécutions, mais la relation confiante en Jésus dont il faut reconnaître qui il est vraiment : « *qui est-il donc ?* ». Cette question de l'identité de Jésus court tout au long de l'évangile de Marc. Il faudra attendre la mort et la résurrection de Jésus pour comprendre que Jésus est tout simplement quelqu'un qui nous aime. Et comprendre, grâce à Jésus, que l'identité de Dieu est aussi quelqu'un qui nous aime.

Lecture de la deuxième lettre de saint Paul apôtre aux Corinthiens 5, 14-17

Frères, l'amour du Christ nous saisit quand nous pensons qu'un seul est mort pour tous, et qu'ainsi tous ont passé par la mort. Car le Christ est mort pour tous, afin que les vivants n'aient plus leur vie centrée sur eux-mêmes, mais sur lui, qui est mort et ressuscité pour eux. Désormais nous ne regardons plus personne d'une manière simplement humaine : si nous avons connu le

Christ de cette manière, maintenant nous ne le connaissons plus ainsi. Si donc quelqu'un est dans le Christ, il est une créature nouvelle. Le monde ancien s'en est allé, un monde nouveau est déjà né.

C'est vrai que nous sommes naturellement « centrés sur nous-mêmes ». Le fonctionnement du monde est centré sur lui-même. Nos instincts de survie nous conditionnent en mode prédateur. À l'échelle de la petite vie quotidienne, comme à l'échelle du fonctionnement de l'économie mondiale, chacun défend ses intérêts, en douceur ou violemment. Nous nous regardons les uns les autres avec prudence, car, tout naturellement, nous sommes des rivaux. On se méfie les uns des autres, c'est naturel. C'est l'inverse qui n'est pas naturel. Quand parfois quelqu'un se dévoue, en donnant de lui-même, pour sauver une autre personne, on applaudit, ce n'est pas courant, et ce n'est pas le réflexe de tout le monde.

Paul dit qu'il y a une manière de se regarder « *simplement humaine* ».

Et il dit que, quand « *l'amour du Christ nous saisit* », nous changeons de regard. Oui, être aimé peut changer totalement la vie de quelqu'un. Mais pas aimé de n'importe quelle manière. Il y a une manière d'aimer pour soi qui reste prédatrice. Paul emploie le mot « *agapè* » qui désigne un amour gratuit, le don de soi pour le bonheur de l'autre. C'est pourquoi Paul rappelle que le Christ est mort pour nous. Il nous a aimés alors que nous n'étions pas aimables et il nous a aimés sans intérêt pour lui. Il nous a regardés autrement qu'avec ce regard méfiant que nous portons naturellement les uns sur les autres. Se sentir aimé comme ça, ça change une vie ! Notre méfiance est désarmée, nous nous laissons « *saisir* » comme dit Paul. Une relation se noue qui nous décentre de nous-mêmes.

Et nous ne regardons plus le Christ, de manière humaine, comme un leader intéressant, « *nous ne le connaissons plus ainsi* ». Nous le regardons comme quelqu'un qui s'est fragilisé en tombant amoureux de nous. Nous sommes entrés dans un monde nouveau, le monde fragile de l'amour. Le monde désarmé de la communion. Paul dit : « *si...* », laissant bien entendre que les deux mondes se chevauchent. Il aurait pu dire qu'ils se chevaucheront tout au long de l'histoire des hommes. Oui, un nouveau monde est déjà né, « *Si... on est dans le Christ* », mais le monde ancien met du temps à s'en aller. C'est là qu'il faut avoir la foi, non pas en pensant à sa petite survie perso, mais en souhaitant plein de gestes gratuits de don de soi entre les hommes.

Sans la foi, comme l'a dit un graffiti dont j'ai apprécié l'humour : « pour cause d'indifférence générale, l'avenir est annulé » !